

CHRONIQUE DES FALSIFICATIONS

Libération

Le numéro 53 des *Cahiers du mouvement ouvrier* évoque la falsification du Monde télévision sur le Birobidjan à l'occasion de la projection d'un film de Marek Halter sur le sujet.

Libération, daté du 27 janvier 2012, a fait encore mieux dans le genre. L'auteur de l'articulet, une certaine Annette Lévy-Willard, écrit : « *Joseph Staline voulait répartir les différentes "nationalités" sur des territoires ethniques.* » Invention de A à Z... et grotesque en prime : quand Staline déporte les Karatchaïs, les Ingouches, les Tchétchènes, les Tatares de Crimée, les Balkars, les Kalmouks, etc. au Kazakhstan, en Ouzbékistan, en Kirghizie ou dans l'Altaï, ce n'est vraiment pas une politique de fixation des nationalités sur des territoires ethniques puisqu'on les chasse de leurs territoires ethniques pour les déporter ! Elle poursuit : « *Il avait décidé de délocaliser le peuple juif en Sibérie, dans une zone stratégique face à la Chine.* » Invention là encore. Si Staline a pensé à ce que l'auteur de l'articulet appelle « *le sionisme*

version soviétique », il n'a jamais pu penser envoyer dans les 36 000 kilomètres carrés à moitié (et à l'époque aux trois quarts) désertiques du Birobidjan les 3 500 000 juifs soviétiques ! Il n'a d'ailleurs recouru qu'au volontariat pour envoyer des juifs là-bas... d'où leur petit nombre !

Elle conclut en affirmant que le film est « *un voyage émouvant dans une histoire — triste comme d'autres histoires de l'ex-URSS, d'enthousiasme révolutionnaire, de mensonges, de déportations (souligné par moi) et finalement de disparition* ».

Où cette dame a-t-elle vu des « déportations » de juifs au Birobidjan ? Il n'y en a jamais eu.

Certes, les cadres juifs du Birobidjan ont, en 1937-1938, subi le contrecoup de la vague de terreur qui a décimé l'appareil et le Parti communiste lui-même dans toute l'URSS. Ainsi, le 4 avril 1937, le comité du parti du Birobidjan exclut le secrétaire du parti, Matvei Khavkine, qui, après avoir hier exclu le président des soviets du Birobidjan, Liberberg, est maintenant accusé de

l'avoir protégé. Le Birobidjaner Stern lui reproche d'avoir « *freiné par son activité le développement de la région autonome juive (...) et agi en trotskyste (...). Il se vantait d'avoir démasqué l'ignoble trotskyste Liberberg et sa bande. Or Khavkine savait depuis longtemps que Liberberg était un infâme trotskyste et le cachait.* » Il l'avait donc dénoncé pour mieux le protéger ! Le NKVD le torture, lui brise les dents, lui ouvre le crâne, mais Khavkine n'avoue rien. Le NKVD lui inflige quinze ans de goulag dans les mines de Pevek où les détenus tenaient rarement plus d'un an. Ses connaissances d'apprenti tailleur juif remontent à sa mémoire. Il coud des manteaux aux gardes du camp qui se distraient en chassant les bêtes à fourrure de la région puis organise dans le camp un petit atelier de fourreur ! Sa femme a moins de chance : le NKVD l'accuse d'avoir voulu empoisonner le membre du bureau politique

Kaganovitch lors de sa visite au Birobidjan en février 1936 avec du poisson farci de sa fabrication.

La purge des dirigeants du Birobidjan est suivie d'une deyiddishisation brutale de la région. Le réseau des jardins d'enfants yiddish passe de vingt-cinq en 1936 à zéro trois ans plus tard. Le tribunal en yiddish pour les affaires entre juifs se voit contraint de délibérer en russe. L'obligation d'enseigner le yiddish dans les écoles non juives est annulée. La commission de la vie culturelle juive de la région est dissoute, la conférence linguistique yiddish, prévue pour le 9 février 1937, annulée. Tout cela constitue un ensemble de mesures répressives brutales... mais n'a rien à voir avec une vague de « déportations » inventée par la journaliste de *Libération*...

Jean-Jacques Marie

De l'UEC à l'antimarxisme imbécile

Un certain André Senik, ancien dirigeant de l'Union des étudiants communistes de France, a publié en 2011 un ouvrage intitulé *Marx, les Juifs et les droits de l'homme*. Après une esquisse primaire de psychanalyse de Marx, il affirme qu'en opposant « *l'émancipation humaine* » à « *l'émancipation politique* » apportée par la Déclaration des droits de l'homme de 1789 « *Marx fait ainsi le procès de la liberté individuelle, de la propriété privée, du commerce, de l'Etat de droit, de la société civile et des Juifs dans lesquels il voit les agents spécifiques de l'aliénation. Toute la pensée de Marx procédera de*

cette déclaration de guerre aux Juifs et aux droits de l'homme. Son destin historique était décrit dans l'idéal même. »

Pour Senik il est vrai, la propriété individuelle est la garantie incontournable de la liberté individuelle, et il tente de convaincre son lecteur que Marx est hostile à toute forme de propriété individuelle et pas seulement à celle des moyens de production. Il gomme un aspect essentiel de la pensée de Marx pour qui, comme le rappelle Gérard Bloch, « *l'émancipation humaine* » c'est l'émancipation « *des rapports dominés par l'argent* », qui ne pouvait s'exprimer dans la Déclaration des

droits de l'homme de 1789 car celle-ci, représentant la forme universalisée de la pensée de la bourgeoisie dressée contre la féodalité moribonde et le parasitisme clérical et monarchique, à l'aube de l'essor fulgurant du capitalisme, se situe intégralement dans le cadre de rapports dominés par l'argent, incarnés dans la propriété privée des moyens de production.

Cela étant, Marx ne rejette pas l'émancipation politique. Il affirme, ce qu'efface

Senik par un tour de passe-passe qui relève de la falsification : « *L'émancipation, politique est, certes, un grand progrès ; elle n'est sans doute pas la forme ultime de l'émancipation humaine en général, mais elle est la dernière forme de l'émancipation humaine à l'intérieur de l'ordre du monde qui a existé jusqu'à présent. Bien entendu nous parlons ici d'une émancipation, réelle, pratique.* »

Olivier Simon

Quand le chef de l'Orchestre rouge, Leopold Trepper, rencontre Chliapnikov... huit ans après sa mort

Alexandre Chliapnikov, ouvrier métallurgiste, vieux bolchevik, dirigeant de l'Opposition ouvrière, a été fusillé le 3 septembre 1937 avec son camarade Medvedev. Ils avaient tous deux refusé d'avouer les crimes invraisemblables dont leurs bourreaux les accusaient, dont le projet — alors rituel — d'assassiner Staline...

Pourtant, Leopold Trepper, le Chef de l'Orchestre rouge, organisation de renseignements et d'espionnage montée par les Soviétiques en Allemagne et dans plusieurs pays occupés, l'a rencontré dans un avion, huit ans après son exécution.

C'est en tout cas ce qu'il a cru et raconte : cet homme, qui avait roulé la Gestapo, s'est fait mystifier par le NKVD comme un bleu, comme le montre le récit qu'il fait de son retour en URSS dans ses Mémoires, *Le Grand Jeu* (chez Albin Michel).

Il prend à Paris l'avion pour Moscou le 5 janvier 1945 et, après une escale en

Afrique du Nord, l'un des passagers se présente à lui :

« *L'un d'eux, un homme d'une soixantaine d'années, les cheveux blancs, la carure trapue, dont les fortes mains montraient qu'elles étaient habituées au labeur, se présenta à moi.*

« *Camarade Chliapnikov...* »

Chliapnikov, la surprise était de belle dimension...

« *Chliapnikov, le dirigeant de l'Opposition ouvrière ?*

— *Lui-même.* » »

Trepper esquisse une brève biographie de Chliapnikov qui n'est pas sans erreur (ainsi, il écrit : « *Lénine, en dépit de son désaccord avec les thèses qu'il soutenait, avait pris sa défense au comité central, au moment où il était question d'exclure l'Opposition ouvrière.* »

En réalité, Lénine demanda son exclusion — non pour ses thèses mais pour un acte d'indiscipline, par ailleurs mineur —

au comité central qui ne lui fournit pas la majorité requise et donc la refusa. Mais passons...)

Trepper continue :

« J'étais persuadé que Chliapnikov avait été emporté par la vague des purges comme tous les vieux bolcheviks.

“Après la défaite de l'Opposition ouvrière, m'expliqua-t-il, j'ai quitté l'URSS avec l'aide de Lénine et je suis venu m'installer à Paris où j'ai travaillé comme menuisier. La victoire de l'Armée rouge et mon attachement à ma patrie m'ont décidé à retourner dans mon pays. J'ai écrit à mon ami Molotov pour lui demander de m'y aider. Il m'a répondu une lettre très chaleureuse en m'encourageant à revenir. Je suis sûr qu'il viendra me chercher avec sa voiture à l'aéroport. Je suis très impatient de servir de nouveau le parti et le pays...”

L'enthousiasme un peu naïf de ce vieux bolchevik qui avait gardé intacte la foi de sa jeunesse était touchant et je formulai des vœux pour qu'il ne fût pas trop déçu. »

Ce qui est touchant, c'est l'extrême naïveté de Trepper qui ne s'étonne même pas que le prétendu Chliapnikov lui parle du « parti » comme s'il s'agissait toujours de celui auquel il avait adhéré et qui avait été massacré et qu'il parle de Molotov comme étant son « ami »...

Ce récit ne s'arrête pas là ! Il ajoute :

« J'étais depuis trois jours dans l'appartement qui m'avait été réservé lorsque des officiers du NKVD me rapportèrent ma valise. En effet, en quittant l'aéroport, je m'étais aperçu, mais trop tard, que j'avais emporté la valise de Chliapnikov qui était exactement semblable à la mienne. Ce dernier avait également compris sa méprise. Les deux officiers du NKVD avaient été

chargés de faire l'échange » (page 284). Trepper ne s'étonne pas de l'étonnante similitude de sa valise avec celle du prétendu Chliapnikov et ne s'étonne pas que celui-ci ait su que la valise qu'il avait prise « par erreur » était celle de Trepper.

Sa conclusion est renversante :

« La “qualité” des deux ambassadeurs était très instructive : il était clair que Chliapnikov était entre leurs mains et je compris de quelle manière Molotov, qui lui avait écrit une lettre si chaleureuse pour l'inviter à revenir, avait accueilli son “cher camarade”. C'était le comble du cynisme. J'avais le cœur serré, j'éprouvais une peine immense et un profond dégoût en imaginant l'énorme déconvenue de ce vieux bolchevik, si heureux de retrouver la patrie du socialisme, prêt à lui consacrer ses dernières forces et qui découvre dans quel piège il vient de tomber ! Il attendait la voiture de Molotov, on lui réserve celle de la Sûreté qui le conduit tout droit à la Loubianka » (pages 284-285).

Précisons que Chliapnikov avait été envoyé comme conseiller à l'ambassade soviétique à Paris en 1924, qu'il était revenu en URSS en 1925, et qu'il n'avait pas quitté l'URSS jusqu'au moment où il avait été fusillé.

Que le chef de l'Orchestre rouge ait pu être aussi grossièrement mystifié par le NKVD est déjà étonnant. Mais qu'écrivant ses Mémoires — avec le concours de Patrick Rotman, « spécialiste » de l'histoire du « communisme » et de mille autres sujets — il continue à répéter cette même fable est assez ahurissant et ne plaide ni en faveur de sa lucidité ni en faveur des connaissances de son aide Patrick Rotman.

Jean-Jacques Marie